

AVANT-PROPOS

Nous avons hésité à publier ces entretiens ainsi. Nous savons que nous prenons un risque en les laissant exactement tels qu'ils ont été dits. Ils fourmillent de redites, de détours, de phrases inachevées, laissées en suspens ou reprises plus tard, sur un autre mode, un autre ton, de hiatus. La démarche est lente, incroyablement hésitante et tout d'un coup extrêmement rapide. Nos deux discours se chevauchent, se piétinent, s'interrompent l'un l'autre, se répondent comme en écho, s'harmonisent, s'ignorent. Les mots, quelquefois, se font jour difficilement, dans l'angoisse, et quelquefois se bousculent, dans la fièvre. Il aurait été facile – il était tentant – de restructurer l'ensemble, d'élaguer le touffus de ce qui apparaît comme des digressions, de faire aller droit au but ce qui part dans toutes les directions, de redresser la démarche de crabe, ou tournante ou ondoyante. De polir et de policer ces entretiens pour leur donner cette bonne ordonnance grammaticale, cette rectitude de pensée qui se plie à la logique

cartésienne. Si cela n'a pas été fait, ce n'est pas au nom de quelque principe bergsonien de respect du vécu, du premier jet de parole ou de virginité de l'inspiration. C'est que ce travail de mise en ordre aurait été un acte de censure ayant pour effet de masquer ce qui est sans doute l'essentiel : ce qui s'entend dans les nombreux silences, ce qui se lit dans ce qui n'a pas été dit, ce qui s'est tramé involontairement et qui s'énonce dans les fautes de français, les erreurs de style, les maladroites d'expression. L'essentiel, ce que nous n'avons pas voulu dire mais qui s'est dit à notre insu, dans les ratés de la parole claire, limpide et facile, dans tous les lapsus.

Je crois que ce refus de la censure ordonnatrice s'imposait plus particulièrement à propos de ces entretiens. Pour deux raisons. D'abord parce qu'il s'agit de Marguerite Duras. Et s'il y a jamais eu une œuvre qui laisse autant les failles, les manques, les blancs inscrire leurs effets inconscients dans la vie et les actes des « personnages », c'est bien la sienne. Ensuite parce que nous sommes toutes les deux des femmes. Il n'est pas impossible que si les mots pleins et bien assis ont de tout temps été utilisés, alignés, entassés par les hommes, le féminin pourrait apparaître comme cette herbe un peu folle, un peu maigrichonne au début, qui parvient à pousser entre les interstices des vieilles pierres et – pourquoi pas ? – finit par desceller les plaques de ciment, si lourdes soit-elles, avec la force de ce qui a été longuement contenu. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles ces entretiens risquent d'apparaître aux nostalgiques des ordonnances de champs de betteraves (ou de champs de bataille rangée) comme un fouillis inex-

tricable de lianes et de lierres, un enchevêtrement de plantes grimpances... ou souterraines.

Encore avons-nous été contraintes d'étaler à plat sur des pages d'écriture ce qui devrait se déplier comme un éventail. Contrainte imposée par le fait que les livres se lisent encore page après page. Pourtant, en les ré-écoutant, certains passages nous ont donné envie – puisque nous ne voulions rien enlever, rien couper – d'ajouter quelque chose sur, pour, contre ou à côté de ce que nous avons dit. Ainsi nous avons eu le désir de reprendre une des phrases de L'Amour : « Ne sait pas être regardée » qui nous avait déjà attirées au début du premier entretien. À partir de là, nous avons fait tout le quatrième entretien, qui devrait donc venir se greffer au commencement du livre. Nous avons dû nous contenter d'inscrire quelques réflexions dites ou écrites après, en marge du corps même des entretiens.

À certains moments, aussi, prise dans la fascination du discours et de la personne de Marguerite Duras, je n'ai pas pris garde à ce que la bande du magnétophone était terminée et nous avons continué à parler, sans être enregistrées, quelquefois pendant fort longtemps. La façon dont nous avons tenté de retrouver ce qui était perdu ajoute encore à l'apparence de décousu, d'hésitation, de ligne tournoyante que peut donner l'ensemble.

Sans doute n'est-il pas inutile, enfin, de dire ce qui a été à l'origine de ces entretiens. J'avais proposé au journal Le Monde, en mai 73, de faire un dossier sur l'écriture des femmes. L'idée en avait été acceptée. J'ai donc interrogé des femmes-auteurs sur leur écriture. Certaines ont refusé. Julia Kristeva, Luce

Irigaray ont accepté d'écrire sur ce sujet, Dominique Dessanti, Marguerite Duras d'en parler avec moi. Quand tout le travail de recherche et d'écriture a été fait, la double page prête, Le Monde l'a acceptée et programmée pour juillet 73, puis une importante rédactrice de ce journal s'est opposée à la publication du dossier.

Je n'avais jamais rencontré Marguerite Duras auparavant. Son œuvre était pour moi d'une importance extrême, vitale, physique. La lecture de ses livres produisait en moi un trouble aigu, émerveillant jusqu'à l'angoisse, jusqu'à la douleur, me déplaçait vers un autre espace, corporel, qui me semblait, enfin, être un espace de femme. La rencontre avec Marguerite Duras m'a complètement bouleversée, le premier entretien, face à son regard, a créé chez moi une tension difficilement soutenable. Il était de toute façon regrettable que cet enregistrement soit réduit à quelques lignes dans le dossier du Monde (dont nous avons compris après qu'il ne passerait pas). Beaucoup de questions n'avaient été qu'abordées, qui nous tracassaient, nous passionnaient, mettaient en jeu beaucoup de choses en nous. (Je dis « nous », car il est évident que Marguerite Duras me pose au moins autant de questions que je le fais et que j'y suis impliquée autant qu'elle.) Nous avons alors pensé à continuer à parler. Marguerite Duras m'a proposé de venir dans sa maison de campagne. J'y suis restée presque tout l'été... Captivée par le charme de cette maison – celle où elle a tourné Nathalie Granger –, par la couleur, l'odeur, le goût presque, de ses murs épais, de ses tissus aux fleurs fanées qui en font un lieu privilégié, un rêve

d'enfance. Captivée par la générosité, l'ouverture de Marguerite Duras, angoissée, ardente, tourmentée, absolue, intransigeante. Peut-être apercevra-t-on quelque chose de l'atmosphère très particulière dans laquelle se sont déroulées nos conversations et de la relation d'amitié qui s'est créée entre nous.

Et, entre les enregistrements de nos entretiens, nous avons fait des confitures.

Xavière GAUTHIER.